

L'espérance comme témoignage

**par Jean-René
MORET,**

*physicien (Ecole Poly-
technique Fédérale de
Lausanne) et étudiant en
master à la Faculté de
théologie Jean Calvin,
Aix-en-Provence.*

Introduction

Cet article s'intéressera à l'espérance sous l'angle du témoignage, dans l'idée de déterminer en quoi l'espérance chrétienne est pertinente face au monde d'aujourd'hui.

Avec la foi et l'amour, l'espérance est l'une des vertus chrétiennes dites théologiques. La foi, jadis décriée, est aujourd'hui de nouveau en vogue, mais sous un angle très relativiste : toute foi est valorisée, quel que soit son objet, son contenu ou ses conséquences. L'amour, lui, semble avoir suivi le chemin inverse : il fut un temps la valeur dont tout le monde se réclamait en l'emplissant de contenus toujours différents ; il semble maintenant presque dépassé et un peu trop naïf de croire à l'amour.

Quant à l'espérance, elle est peut-être le sujet sur lequel il est le plus facile de se faire entendre : le discours l'a abandonnée, mais l'attente reste bien présente. Avant de développer ce point, commençons simplement par définir ce que nous entendrons par espérance. L'espérance dépasse le simple espoir, la volonté de voir un fait particulier se réaliser parce qu'il semble souhaitable. L'espérance consiste à croire à un changement majeur à venir, à le juger à la fois souhaitable et probable. L'espérance touche en fait au sentiment de la finalité, à l'assurance que les choses vont vers un but et qu'elles auront un aboutissement.

Il est intéressant de noter que dans le vocabulaire du Nouveau Testament, l'espérance est à plusieurs reprises le terme utilisé pour

désigner le message dont l'Eglise est porteuse, qu'il s'agisse de Paul se référant à l'espérance d'Israël (Ac 26 et 28), de Pierre exhortant à être prêt à rendre raison de notre espérance (1 Pi 3,15) ou de l'épître aux Hébreux appelant à tenir fermement la confession de l'espérance (He 10,23). On pourrait multiplier les références pour montrer que l'espérance est un aspect important, voire un synonyme, de la foi et de la proclamation de l'Eglise dès les origines.

Nous allons dans cet article proposer un rapide état des lieux de l'espérance dans le monde, puis nous montrerons en quoi l'espérance chrétienne se singularise, face au monde, face à l'existence humaine, et face finalement à la mort.

L'espérance dans le monde

Jacques Ellul dépeignait dans *L'espérance oubliée*¹ une situation d'où l'espérance a disparu, parce que le système technicien englobe tout ; les espoirs, les attentes, la consommation, la rébellion même sont inclus dans le fonctionnement technicien, rien ne permet l'espérance parce que rien n'échappe à la machinerie institutionnelle et à l'efficacité technicienne omniprésente. Si divers déterminismes, dont il sera question plus loin, vont encore dans ce sens, il semble qu'un tel désespoir n'est plus tout à fait de mise, pas plus que le *no future* des années 80 et le refus de toute projection dans l'avenir. L'heure est aujourd'hui aux petits espoirs raisonnables : on espère avoir un emploi correct et le garder, trouver l'amour, peut-être fonder une famille. C'est autrement plus raisonnable que le nihilisme ou les messianismes collectiviste, fasciste et scientiste qui ont traversé et bouleversé le XX^e siècle.

Mais en un sens, il manque l'espérance à proprement parler, il n'y a plus guère de projet à long terme, de changement radical espéré, de but à l'horizon. On « espère petit », parce qu'on ne croit pas que la vie puisse être meilleure, que le monde puisse être guéri. Et même au niveau individuel, on ne croit pas forcément accéder au bonheur, mais on « fait ce qu'on peut ». C'est entre le pragmatisme et le cynisme que l'on trouve à se positionner ; le message le plus facile à entendre est de s'accommoder de l'état de fait actuel, parce que rien ne le fera changer.

De plus, pour certains, l'espérance a mauvaise presse ; trop d'espoirs déçus rendent l'idée même d'espérance suspecte. C'est ce qu'exprime André Comte-Sponville dans *Le Bonheur, désespéré-*

¹ Jacques Ellul, *L'espérance oubliée*, Paris, Gallimard, 1972.

rement² : l'espérance porterait sur des choses dont on ne jouit pas, dont on ne sait pas si elles ont été, sont ou seront réalisées, et sur lesquelles nous n'avons pas de pouvoir³. Elle serait donc l'ennemie du bonheur, caractérisé par la jouissance de ce que l'on a, la connaissance de ce que l'on sait, et l'action sur ce qui dépend de nous. Il pourrait donc facilement, avec beaucoup d'autres, rejoindre l'idée qu'Albert Camus⁴ attribue à Epicure : tout le malheur des hommes vient de l'espérance.

Ainsi, une forme d'acceptation des choses telles qu'elles sont ou dans la limite de nos possibilités à les changer, confinant à la résignation, constitue la vision majoritaire de notre époque ; il n'y a plus de schéma communément admis qui soit porteur d'espérance ; même la démocratie ne fait plus rêver : on en est blasé, désabusé, et on n'espère plus grand-chose de sa propagation.

Parallèlement, il est intéressant d'observer la mouvance apocalyptique autour de l'année 2012⁵. Elle est à maints égards farfelue, mais elle vise aussi à une forme d'espérance, celle d'un changement fondamental. Ainsi, le film *2012* se termine-t-il sur l'espoir d'une société meilleure, tolérante, multiculturelle, et surtout neuve. Et d'autres *aficionados* du calendrier maya et de 2012⁶ y voient surtout le passage à une autre ère, une accélération de la conscience, un changement de paradigme de l'histoire humaine – des termes extrêmement fumeux pour dire que le monde va changer.

D'autres mouvements que l'on peut considérer comme marginaux présentent cette dimension d'espérance, ainsi le transhumanisme, qui espère le dépassement de toutes les limites de l'homme par la technologie – modification génétique, cybernétique, nanotechnologies, etc. Citons pour situer ce mouvement le premier article de la « déclaration transhumaniste » :

L'avenir de l'humanité va être radicalement transformé par la technologie. Nous envisageons la possibilité que l'être humain puisse subir des modifications, telles que son rajeunissement, l'accroissement de son intelligence

² André Comte-Sponville, *Le Bonheur, désespérément*, eds Pleins Feux, 2000.

³ Il faut cependant dire que cette vision de l'espérance semble la réduire à la notion d'espoir, là où l'espérance chrétienne a une dimension d'assurance, de confiance et de jouissance anticipée des prémices de son objet. Cela mérite une distinction.

⁴ Albert Camus, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951, p. 46.

⁵ Pour une présentation de la mouvance « 2012 » avec une réfutation fondée de ses thèses, dans une perspective chrétienne, on consultera avec profit F. Varak et al., *2012 : La fin ? Le silence de l'Eglise*, eds CLE, 2011.

⁶ Ainsi B. H. Clow, *Le Code Maya*, Editions Alpheé, 2007.

par des moyens biologiques ou artificiels, la capacité de moduler son propre état psychologique, l'abolition de la souffrance et l'exploration de l'univers⁷.

On peut d'ailleurs observer une expression de cette idéologie dans la culture populaire avec le regain d'intérêt, massif, pour les histoires de super-héros. Ceux-ci, pour la plupart, acquièrent leur pouvoir par des manipulations d'ordre technologique, chimique ou génétique, et on voit d'autre part se multiplier le motif du héros ou des héros « mutants », rejetés par la société des humains « normaux », ce qui présente le mutant comme l'avenir au-delà de l'humanité, menacé par l'opposition de l'ancienne humanité, médiocre et méchante.

Le succès, étonnant, de ces mouvances peut certainement s'expliquer par l'intuition que notre monde ne peut pas demeurer éternellement tel qu'il est, ou qu'il est trop imparfait et limité pour répondre aux attentes de l'homme.

Cette soif de quelque chose qui dépasse ce monde présent et ce besoin d'espérance sont des désirs réels qu'il s'agit d'écouter. Et ils traduisent certainement, en un sens, la pensée de l'éternité que Dieu a mise dans le cœur de l'homme (Qo 3,11). Nous pouvons dire avec C.S. Lewis : « Si je découvre en moi-même un désir qu'aucune expérience dans ce monde ne peut satisfaire, l'explication la plus probable est que j'ai été fait pour un autre monde »⁸. Ce besoin d'espérance est un rappel que « le monde ne suffit pas », que tout ce que le monde présent offre n'atteint pas ce que l'homme recherche. On a donc en parallèle une panne d'espérance qui conduit à une vie et une société désabusée voire moribonde, et d'autre part de nouvelles espérances, plus ou moins crédibles et plus ou moins dangereuses, qui tentent de combler ce vide. Tout cela constitue un défi lancé à l'Eglise. Quelle espérance véritable peut-elle apporter, et comment en témoigner-t-elle d'une manière crédible et intelligible ?

L'espérance chrétienne

L'espérance pour le monde

Espérer un monde meilleur semble donc constituer un besoin pour nombre de nos contemporains. Ce besoin s'appuie sur la per-

⁷ Collectif, *La déclaration transhumaniste*, 2003 [1998]. <http://www.transhumanism.org/index.php/WTa/more/148/>.

⁸ C.S. Lewis, *Les fondements du christianisme*, Ligue pour la Lecture de la Bible, 2006, p. 143.

ception du problème du mal, sur une indignation face à tout ce qui n'est pas tel qu'il devrait être. Même s'il a encore de la beauté et de la splendeur, notre monde est un monde déchu, un monde de souffrance où le mal est présent, et bien présent. Chacun est conscient de cette présence du mal, et tous se posent tôt ou tard la question « jusqu'à quand ? ». Comme Henri Blocher le montre magistralement⁹, toutes les philosophies qui prétendent expliquer l'origine du mal finissent par admettre sa permanence, soit comme élément participant à une nécessaire dialectique, soit comme principe constitutif du monde au même titre que le bien, soit comme réalité indépassable. Seule la foi chrétienne, tout en reconnaissant le mystère de l'origine du mal, permet d'espérer la victoire sur le mal : parce que Dieu est tout-puissant et qu'il est bon, sans acointance avec le mal, ce dernier est destiné à disparaître.

Sous l'angle temporel, le schéma biblique nous présente une création bonne, une dégradation dans l'histoire, et une rédemption dans l'histoire qui permet une espérance réelle pour le monde : en reconnaissant que celui-ci n'est pas ce qu'il devait être, nous pouvons espérer qu'il devienne ce qu'il est appelé à être. Si le mal a un début historique, une cause éthique, il ne fait donc pas partie de cette création depuis toujours, il n'est pas l'« ingrédient secret » introduit par Dieu dans ce monde.

Parce que le mal a été vaincu en principe à la Croix, et qu'il sera finalement annihilé à l'accomplissement des temps, nous pouvons attendre la rédemption finale de l'univers entier¹⁰. Et dans le temps présent, par la réception du don de l'Esprit, par l'union avec le Christ et la réconciliation avec Dieu, le chrétien vit la libération de l'esclavage du mal, qui n'est pas encore la cessation totale du mal et de ses conséquences, mais est anticipation présente de la réalité eschatologique inaugurée par le Christ, et qu'il accomplira.

Ainsi l'espérance de voir le monde restauré inscrit chaque démarche pour l'améliorer ou le maintenir dans un cadre encourageant : c'est aller « dans le sens de l'histoire » ; nos démarches, toujours insuffisantes et contingentes, sont aussi signes et prémices de la restauration à venir. Sous cet angle, l'espérance chrétienne nous garde de deux maux : la résignation, et la tentation de créer le

⁹ H. Blocher, *Le Mal et la Croix*, Sator, 1990 – ouvrage dont nous avons repris plus d'une idée pour cette partie.

¹⁰ Avec Rm 8,18-25, qui nous présente l'espérance de la création tout entière, réponse également à l'inquiétude écologiste : assurément, la création (la « nature ») souffre elle aussi du triste état du monde et de l'humanité ; assurément, elle bénéficiera aussi de l'accomplissement final de la rédemption.

paradis sur terre, qui ne peut tourner qu'à l'enfer. Ce n'est pas sans raison que C.S. Lewis¹¹ mentionne que les chrétiens qui ont le plus changé le monde actuel étaient ceux qui se préoccupaient le plus du monde à venir.

Cela dit, l'espoir d'un monde meilleur, l'espérance d'un monde d'où le mal aura disparu implique de reconnaître la réalité du mal. En ce sens, l'espérance ne peut pas se passer de la morale, aussi déplaisant que ce mot puisse paraître. Le monde ne peut pas devenir meilleur, s'il n'y a ni bien ni mal.

En particulier, une vision où toute valeur ne serait qu'humaine et conditionnée culturellement ne peut donner lieu à aucune espérance. Untel appellera une évolution du monde « amélioration », mais ce ne sera le cas que dans son système de valeurs. Pour le parfait relativiste, tout travail pour le progrès ne sera qu'un effort pour imposer ses valeurs aux autres.

L'espérance pour l'homme

Si notre époque a adopté une attitude assez pragmatique face à la vie, elle est au niveau théorique traversée par de nombreux déterminismes, des modes de pensée qui considèrent que l'homme n'est pas sujet de sa vie, qu'il n'est pas un acteur libre et responsable, mais au contraire le produit des diverses influences qui s'exercent sur lui. Un exemple presque caricatural de référence aux déterminismes nous est montré par Michel Onfray¹² ; en deux pages, il ne demande rien moins que l'abolition du système judiciaire et son remplacement par la médicalisation des criminels. Il le fait sur la base des « déterminismes inconscients, psychologiques, culturels, sociaux, familiaux, éthologiques, etc. » qui impliqueraient l'inexistence du libre arbitre – ce dernier étant à son sens une fiction inventée par les monothéismes pour permettre de culpabiliser les hommes. Mais il va sans dire que cette vision qui évite à l'homme d'être coupable l'empêche également d'être acteur. Précisons un peu notre vision de certains de ces déterminismes.

Par exemple, un certain scientisme réduit l'homme à la somme de ses composantes matérielles, et, dans une démarche réductionniste, considère que tout ce que l'homme peut penser, choisir ou ressentir n'est que la stricte expression de processus biologiques, réductibles

¹¹ *Loc. cit.*

¹² M. Onfray, *Traité d'athéologie*, Paris, Grasset et Fasquelle, 2005, cf. § « Une torture issue du paradis », pp. 76-78.

à des processus chimiques, eux-mêmes réductibles à des processus physiques. L'âge d'or du déterminisme matérialiste fut celui de la mécanique classique, où Laplace pouvait affirmer avec un certain aplomb :

Une intelligence qui, à un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la compose embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome ; rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux¹³.

L'avènement de la théorie du chaos (qui montre que l'issue de certains processus peut être extrêmement influencée par des variations minimales de leurs conditions initiales) et de la théorie quantique (qui, dans son interprétation majoritaire, voit une indétermination fondamentale à l'échelle atomique, introduisant une intervention du pur hasard au cœur de la matière) fait que le strict déterminisme, au sens où Laplace l'illustre, n'est plus possible. Il serait remplacé par une place prépondérante donnée au hasard¹⁴. Mais cette évolution en soi ne fait que remplacer la nécessité par le hasard, et si le monde matériel reste clos sur lui-même il est dur d'y échapper¹⁵.

Du côté du déterminisme sociologique, la tentation est de considérer les actes humains comme provenant d'un enchaînement de causes sociales, dans la ligne d'E. Durkheim :

Notre principal objectif, en effet, est d'étendre à la conduite humaine le rationalisme scientifique, en faisant voir que, considérée dans le passé, elle est réductible à des rapports de cause à effet qu'une opération non moins rationnelle peut transformer ensuite en règles d'action pour l'avenir¹⁶.

¹³ P.-S. Laplace, *Essai philosophique sur les probabilités*, Paris, éd. Christian Bourgeois, 1986, pp. 32s.

¹⁴ Il ne faudrait pas croire que ce scientisme s'impose à tout homme de science, bien au contraire. Une réfutation sur des bases physiques de cette vision, qui serait trop longue à reproduire ici, se trouve par exemple chez B. d'Espagnat, *A la recherche du réel*, Gauthier-Villars, 1979, en particulier le ch. 6 : « Commentaires sur le scientisme ».

¹⁵ Nous développons davantage cette question in J.-R. Moret, « 5^e épître aux geeks : Le libre arbitre, le déterminisme et la physique quantique », 2012, <http://www.jrmoret.ch/epitreauxgeeks5.pdf>.

¹⁶ E. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, P.U.F., 1987 [1937], préface de la première édition, p. ix.

Cette approche conduit à restreindre sévèrement la part de liberté laissée à l'homme. Il faut noter que Durkheim lui-même ne prétend pas choisir entre la liberté et le déterminisme, et estime que « la question de savoir si le lien causal exclut toute contingence n'est pas tranchée ». Mais diffusée et vulgarisée à la petite semaine, cette idée de causalité sociale participe à une ligne de pensée qui dépossède l'homme de sa propre action.

Quant au déterminisme psychologique, sans remonter à ses bases théoriques, on en voit une expression dans le recours toujours plus important aux « experts » psychologues dans des affaires judiciaires, pour établir des causalités diminuant la responsabilité des accusés, ou, ce qui est plus dangereux, pour établir si un malfaiteur est susceptible de récidive, comme si ce fait était déterminé et connaissable a priori.

Si l'on adopte ces déterminismes, ils minent toute espérance face à sa propre existence : quoi que l'on fasse, on ne le fera qu'en réponse à une cause qui nous dépasse. Tout effort, toute lutte sont vains, puisqu'ils ne seront que l'expression des mêmes causalités qu'ils prétendront combattre.

Il faut reconnaître qu'aucun de ces déterminismes n'est en soi imposé par la discipline dont il se réclame, et les refuser ne signifie pas un saut dans l'irrationnel ou une déclaration de guerre au « monde scientifique » (avec toutes les réserves qu'implique l'emploi d'un tel concept). Mais en même temps, l'ampleur de ces déterminations est telle que l'on est en droit de se demander ce qui les relativise.

Le Dieu de la révélation biblique, lui, place l'homme en situation de responsabilité, il lui adresse une Parole à laquelle il peut répondre ou non, il l'appelle à changer son comportement avec une conviction inébranlable : quoi que l'homme ait choisi, il l'aura choisi. Ce n'est que dans le rapport avec le Dieu transcendant qui dépasse tous les systèmes et toutes les déterminations que l'homme trouve sa personnalité – sa caractéristique de personne plutôt que rouage d'une machine ou épave ballottée par les flots. Et seul le Dieu de la révélation biblique, le Dieu incarné en Jésus-Christ se fait immanent et intervient dans la vie de l'homme. Un Dieu uniquement transcendant, tel un Dieu-horloger se tenant loin du monde, est trop éloigné pour briser cet enfermement, alors qu'une vision panthéiste de Dieu n'en fait finalement que la somme des rouages du système. Un Dieu infini et personnel, un Dieu « ni silencieux ni lointain »¹⁷, voilà ce qui donne sens à l'espérance humaine.

¹⁷ Pour reprendre le titre de l'ouvrage bien connu de F. Schaeffer.

La situation de décision et de responsabilité, que Dieu seul permet, est ce que chaque homme et femme a l'intuition de vivre ou de devoir vivre ; la soumission aux déterminismes peut être rationnellement cohérente, elle ne correspondra jamais à l'expérience et à l'espérance humaine. La conviction de n'être responsable de rien, de n'avoir aucune liberté, aucun poids sur l'orientation de sa propre vie est des plus déshumanisantes, mais la foi chrétienne y répond d'une manière qui justifie l'espérance. Il ne s'agit pas ici de nier le poids des contingences qui limitent notre action, pas plus que de présenter l'homme comme disposant d'une maîtrise absolue sur sa vie. La maîtrise n'est pas de mise, mais la responsabilité est possible.

L'espérance pour la vie humaine doit aussi être mise en rapport avec la rédemption. Il y a une détermination que la pensée biblique reconnaît, c'est l'esclavage du péché. L'homme lucide est conscient que le problème du mal l'implique personnellement, qu'il le pratique lui-même. Et celui qui fait ce constat ne peut que le compléter par le constat de son incapacité à changer, à sortir de l'engrenage du mal et de la culpabilité. Sur ce plan, la sanctification, la possibilité d'être transformé par le Saint-Esprit dans le cadre d'une relation restaurée avec Dieu, est aussi une dimension qui peut être pertinente pour nos contemporains et que l'on se doit d'annoncer. Bien plus, la sanctification est témoignage de l'espérance, manifestation de la glorieuse liberté des enfants de Dieu quant aux fers du péché, anticipation de la restauration finale de notre être personnel à l'image de Jésus-Christ (1 Jn 3,2s).

Il y a aussi une dimension collective de l'espérance, pertinente à notre époque où beaucoup s'inquiètent de la dissolution du lien social et où la diversité culturelle – entre nations et en leur sein – est un sujet de société majeur. L'espérance chrétienne porte aussi sur la réunion en Christ de personnes de tous peuples, toutes langues et toutes nations. Cette espérance d'une réconciliation finale s'anticipe déjà aujourd'hui dans l'Eglise, lorsqu'en Christ sont unis et réconciliés des cultures et tendances inconciliables. L'espérance individuelle se manifeste également dans une Eglise vivant visiblement la communion en Christ.

L'espérance face à la mort

La mort apparaît comme la limite ultime mise à l'existence humaine. Tout homme sait qu'il doit mourir, et l'angoisse de la mort est une réalité à laquelle on échappe difficilement et jamais définitivement. Notre époque tend à masquer, autant que faire se peut, la

présence de la mort, et il semble presque hors de question de confronter un individu à la venue de sa propre mort. D'autre part, on espère par les progrès de la médecine, ou par la cryogénisation (dans le transhumanisme) dépasser un jour la limite de la mort, mais la réalité de celle-ci demeure, même si on veut la repousser.

Mais en ce qui concerne la crainte de la mort, la foi chrétienne doit faire une différence, si l'on en croit l'apôtre Paul :

Nous ne voulons pas, frères, vous laisser dans l'ignorance au sujet des morts, afin que vous ne soyez pas dans la tristesse comme les autres, qui n'ont pas d'espérance. Si en effet nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, de même aussi ceux qui sont morts, Dieu, à cause de ce Jésus, à Jésus les réunira (1 Th 4,13s, TOB).

Il n'y a pas à se voiler la face devant la mort, parce que celle-ci n'est pas finale. On a souvent décrié l'espérance de la vie éternelle comme un miroir aux alouettes, une consolation facile, une illusion entretenue pour éviter de faire face à la réalité de la mort. Le danger de proposer une espérance à bon marché, un vague réconfort pour répondre à un besoin est réel. Mais la crainte de cet excès ne saurait nous pousser à l'excès inverse, contre lequel l'apôtre Paul nous met en garde :

Si c'est pour cette vie seulement que nous avons mis notre espérance dans le Christ, nous sommes les plus pitoyables de tous (1 Co 15,19).

La fin de cette existence nous attend tous, et les chrétiens n'en sont pas moins conscients que les autres, comme d'ailleurs Qohélet le leur rappelle au besoin. Ce qui fonde l'espérance du chrétien face à la mort, ce n'est pas un déni de réalité, ni un postulat arbitraire concernant l'« après », mais c'est la communion vécue avec un Seigneur vivant et ressuscité. La résurrection du Christ dans l'histoire fonde notre résurrection à venir, elle en est le modèle et le gage. D'autre part, on ne peut pas séparer les deux membres de l'affirmation de Paul « car, pour moi, la vie, c'est le Christ, et la mort est un gain » (Ph 1,21) : l'espérance chrétienne face à la mort se fonde sur l'union vécue dès aujourd'hui avec le Christ ressuscité, autant que sur la résurrection historique du Christ. L'espérance de la résurrection ne supprime pas la souffrance face à la maladie, à la mort et à la séparation, mais elle leur enlève leur caractère ultime et indépassable.

Dès les premiers siècles, les chrétiens ont été connus pour leur sérénité voire leur joie face à la mort, y compris la mort violente et

prématurée pour leur foi. En Europe, le martyre ne semble heureusement pas d'actualité, mais la confiance et l'espérance devant la mort peuvent être témoins de la solidité de l'attachement au Christ ; un Christ qui n'est pas fictif mais réellement présent auprès des siens, un Christ qui a brisé la puissance de la mort. Là aussi, si nous sommes libérés aujourd'hui de la peur de la mort, notre espérance a une teneur eschatologique. Concluons cette section en rappelant cet horizon avec l'apôtre Paul : « Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort » (1 Co 15,29).

Conclusion

Comme on l'a vu, l'espérance semble être un besoin fondamental de l'être humain. L'échec des grandes idéologies, les visions déterministes du monde et l'approche d'une mort vue comme terme définitif de la vie laissent l'homme sans espérance. Cette absence crée une situation de vide et de stagnation, et ce vide tend à être comblé par des espérances de qualité douteuse. Le besoin d'une espérance, d'un horizon, d'une finalité qui donne un sens au monde et à l'existence humaine est pourtant bien ressenti par nos contemporains. C'est un des domaines où l'intuition du cœur humain rend témoignage à l'appel qui s'adresse à l'humanité, et comme Starke¹⁸ le relève, ce genre d'intuition est un point d'appui tout aussi valable que la raison argumentative pour une présentation ou une défense crédible de la pertinence de notre foi. L'aspect de défense n'est d'ailleurs pas nécessairement à mettre en avant, car en présentant l'espérance chrétienne, c'est la vraie solution au vrai besoin que certains peuvent constater en eux que l'on apporte, et non un argument pour prouver « que l'on a raison ».

Ce besoin d'espérance trouvera difficilement satisfaction dans une perspective ontologiquement matérialiste et/ou moralement relativiste, mais la foi chrétienne donne une solide espérance pour une vie humaine responsable devant Dieu et renouvelée dans la relation avec Dieu, pour un monde promis à la libération et à la restauration, pour une mort qui n'est pas le terme de toutes choses. Notre espérance est pertinente pour les besoins de l'homme de notre époque comme de toute époque, sans avoir besoin de nier les faits tels qu'ils se présentent.

¹⁸ J. Starke, « The case for 'sense of the heart' apologetics », Blog post, Janvier 2012, <http://thegospelcoalition.org/blogs/tgc/2012/01/10/the-case-for-sense-of-the-heart-apologetics/>.

Que ferons-nous donc ? Nous serons tout à la fois serviteurs des hommes et critiques du monde en mettant le doigt sur la désespérance, en montrant combien notre époque laisse peu à espérer. Nous dénoncerons les fausses espérances, les fables humaines, les fictions trompeuses. Nous ranimerons la soif de l'espérance, nous rappellerons aux hommes qu'ils cherchent quelque chose d'une autre qualité que ce que le monde leur propose. Nous briserons la coque de cynisme, la gangue de résignation qui étouffe l'espérance. Et à tous ceux qui sont avides d'espérer, nous présenterons la véritable espérance, fondée en Christ, la seule qui réponde réellement à la recherche de l'homme.

Mais bien sûr, pour être des témoins authentiques et crédibles de l'espérance, il nous faut nous-mêmes la vivre et en vivre. Pour vérifier la crédibilité de notre belle espérance, nos contemporains observeront si nous en présentons les signes, si nous nous distinguons par un travail persévérant et confiant pour toutes formes de justice et de bien, si nos vies montrent une transformation à l'image du Christ dans une liberté renouvelée, si nous contemplons la mort sans crainte dans l'assurance de la résurrection. Dans toutes ces choses, si nous devons produire par nos efforts les signes attendus, nous serons pris en défaut. Seule la puissance du Christ ressuscité, communiquée par son Esprit, les réalisera en nous ; notre témoignage tiendra ou tombera en fonction de l'action de Dieu en nous et dans son Eglise. Témoigner par le biais de l'espérance n'est pas une méthode (de plus) qui nous permettrait d'assurer un « résultat », mais, comme pour tout, nous sommes à nouveau placés dans la dépendance de notre Dieu. Fixons donc les regards sur le Christ, méditons son œuvre et sa personne, affermissons notre espérance en lui. Vivons comme voyageurs et étrangers sur cette terre, sachant que ce monde n'est pas notre patrie mais que nous avons une patrie parfaite vers laquelle nous cheminons. Et dans cette perspective, veuille Dieu nous donner une attitude et une manière de vivre qui témoigne de l'espérance qu'il nous donne.

